

2. arrêter

Des rais de lumière verte filtrent à travers la tenture africaine qui me sert de rideau. J'ouvre les yeux et les laisse errer sur le tissu. Un cadeau de mon père lors de mon premier séjour avec lui dans l'océan Indien. Des tortues en guirlande, dessinées dans tous les sens. Je les regarde nager dans une mer imaginaire. Je serai bientôt là-bas, dans les vagues avec elles, avec lui. J'attends cet été depuis deux ans. Je m'enfonce dans la chaleur du drap. L'atelier de ma mère est silencieux, elle est partie sans moi. Quand elle est venue frapper à ma porte, vers dix heures, je ne pouvais pas me lever, j'étais englué dans le sommeil, je me suis excusé d'une voix pâteuse. Elle a tiré la porte en bougonnant. Ce n'était pas une bonne idée que je rentre à l'aube. Je ne la comprends pas. Ce n'est pas non plus si grave, la Fête de la musique, c'est une fois par an. Dès qu'elle s'est éloignée, je me suis rendormi. Comme par magie, j'ai glissé contre Aurélie, ses cuisses souples et son cou offert à mes baisers. Je me demande où elle est. J'ai envie de la revoir. Je lui ai envoyé plusieurs textos

et des messages vocaux pendant que je marchais pour rentrer chez moi, je lui ai même donné mon adresse en lui disant qu'elle pouvait passer me voir aujourd'hui avant l'entraînement. Aucune réponse. Elle devait dormir.

Je replie mon coude, je fixe le plafond et je me dis à voix haute : « En fait, t'es amoureux, mon gars ! » Je sors mon portable mais le gong binaire de la sonnette traverse le couloir et me coupe dans mon élan. L'écran s'allume, midi passé ! J'attends, parce que si c'est la voisine, je la connais, elle n'insiste jamais, pas plus d'un coup de sonnette. Je guette un texto d'Aurélie. Deuxième coup de sonnette plus énergique. Insistant. Ce n'est pas la voisine. C'est peut-être Aurélie, qui préfère me voir plutôt que de m'écrire. Je sors du lit, attrape un jean et un tee-shirt propres. Troisième coup de sonnette. C'est bon, j'arrive ! Je passe par la salle de bains, m'asperge d'eau froide pour être bien réveillé. Quatrième coup qui vibre encore plus fort. Si c'est Aurélie, elle force. Je cours à la porte. J'ouvre. Devant moi, deux hommes en polo sombre et une femme. Plutôt jeunes, carrure de sportifs. Je ne les connais pas. Jamais vus.

– Police.

Le plus proche de la porte glisse son pied dans l'entrebâillement. La femme ouvre façon clapet un porte-cartes en cuir noir gercé. Ses doigts pliés maintiennent son titre sous mes yeux. Je vois une carte de la taille d'une carte de crédit, avec la bande bleu-blanc-rouge

dans le coin supérieur gauche, sa photo en noir et blanc et en majuscules rouges POLICE. Celui qui a un grain de beauté sur la joue s'approche de moi. Me demande si je suis bien Rodrigues Charpes. Je suis en flottement. Oui, c'est moi, que me veulent-ils ? J'essaie de chasser l'inquiétude qui commence à me paralyser. Ma carte d'identité ? Je ne sais plus où elle est, mais j'ai mon passeport. Parfait. Je le leur tends.

– Vous savez pourquoi on vient vous chercher ? me demande la femme.

Les trois policiers ne bougent pas devant la porte ouverte. Dans ma tête, ça tourne vite. Est-ce que ça concerne ma mère ? Il lui serait arrivé quelque chose... est-ce que c'est lié à la soirée d'hier ? À cause des joints dans le parc, ou c'est Nico qui a eu un problème ? J'articule la bouche engourdie, je suis à côté de moi-même.

– Non, aucune idée.

Comme je suis mineur, ils doivent appeler mes parents. Est-ce que je sais où ils sont ? J'explique que mes parents sont séparés. Mon père vit dans l'océan Indien. Ma mère est chez un fournisseur, pas loin, je donne son numéro de portable. La femme l'appelle sans attendre. Elle lui demande de venir à la Brigade de protection des mineurs pour son fils. Qu'est-ce que j'ai fait ? Tout se bloque dans mon corps. Ma mère doit leur poser la même question. La femme se met à parler plus lentement, comme pour s'assurer que ma mère comprenne l'importance de leur appel. Ma mère

n'a pas le choix, elle doit venir. Ils ont des questions à lui poser. La femme lui rappelle que sa collaboration est essentielle et lui conseille de contacter un avocat dans les plus brefs délais. Quand elle raccroche, j'imagine ma mère sonnée, et pas loin d'exploser en sanglots. Je voudrais lui parler. La rassurer. Mais je n'ai pas le droit de prendre le téléphone.

Les mots qu'ils déversent les uns après les autres sont des claques. Ils me notifient qu'ils me mettent en garde à vue. Une plainte a été déposée contre moi. Il y a une erreur ou c'est une blague. Je reste muet, la gorge comme un désert. Je n'ai plus de salive. Un goût amer de zinc dans la bouche. Il faut que je boive. Les flics devinent que je me sens mal, que je suis en train de me dissoudre dans le brouillard. En perte de repères et d'équilibre. L'un d'eux m'attrape le bras :

– Ça va, ça va, tu vas pas nous faire un malaise maintenant, on va t'expliquer. Respire un grand coup.

Il me tapote les joues. Je me remets droit et j'inspire par le nez. Dans les mots que j'entends, il y a viol. Je me dis que j'ai mal entendu. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Ils peuvent demander à ceux qui me connaissent. Mais mes mots s'effritent dans ma gorge et forment une boule qui m'étouffe.

La femme continue à me parler. Je dois les suivre. Ils veulent m'entendre dans le cadre de l'enquête. Ils me laissent prendre une veste, enfiler des chaussures. Ils me demandent de fermer l'appartement et de leur confier mon téléphone, c'est un élément qui pourrait

être utile à l'enquête. Ça veut dire qu'ils vont fouiller dedans, tout lire, tout analyser ? Pas forcément eux, mais les services spécialisés.

– Tu as l'air inquiet, y a quelque chose qu'on ne devrait pas voir dans ton portable ?

Je ne réponds pas. Ils me passent les menottes, dans le dos. Ils m'emmènent. L'un des hommes me tient l'intérieur du bras. J'avance à son rythme. Tête baissée avec les deux autres dans mon dos. Posture vue mille fois à la télé, au cinéma, dans les journaux, visage détourné. Surtout ne croiser le regard de personne, ni dans l'escalier, ni dans la rue. Devenir une ombre. Pendant quelques secondes, je suis soulagé de savoir ma mère dans le 13^e. Ils me font monter dans leur voiture noire banalisée qui attend en bas de l'immeuble. Je suis incapable de réfléchir. Jamais je n'aurais pensé être à cette place. Claquement de portières. Conduite sportive. Gyrophare. Assis sur la banquette arrière, je me perds dans la ville qui défile, identique à elle-même. Vitrines brillantes de soleil, présence indifférente des immeubles, alignés, impassibles et froids. J'aimerais qu'une porte s'ouvre pour moi. Je me colle à la vitre. Imprime le plus d'images possibles pour appartenir au monde. Une jeune mère derrière son landau se penche vers un bébé invisible. Sourit au vent en se relevant. La voiture s'engage sur les boulevards extérieurs, où est-ce qu'on va ? Un groupe d'enfants forme un rang élastique, ils crient, s'amusent. Un vieillard somnole sur un banc. Ce qui me fait le plus